

LES
MALADIES FRÉQUENTES AU CAIRE
AU XVII^E SIÈCLE⁽¹⁾

PAR
M. G. DARESSY.

J'ai à m'excuser auprès de mes collègues de leur parler de choses qui ne sont pas de ma compétence; d'abord je ne vais pas m'occuper des Pharaons et vous citerai des auteurs d'il y a seulement 200 ou 250 ans, et en second lieu j'empiéterai sur le domaine des membres de notre quatrième section. Mais comme les médecins du Caire, tout à leurs malades, n'ont sans doute pas souvent le loisir de feuilleter les vieux bouquins, je ne crois pas qu'ils m'en voudront si j'extrais de quelques anciens voyageurs des indications sur les principales affections qui régnaient en Égypte au temps jadis, et ce qu'on en pensait.

Ce n'est pas un travail technique que je vais faire, et du reste les écrivains européens dont je vais rappeler les dires n'étaient pas des disciples d'Hippocrate; tout au plus étaient-ils peu ou prou des amateurs d'histoire naturelle. Ayant parcouru l'Orient en touriste ou en pèlerin, de même que les globe-trotters actuels ils ont cru de leur devoir de publier à leur retour un récit de ce qu'ils ont vu, et surtout de ce que leur ont raconté soit les rares Occidentaux établis dans ce pays, soit leurs drogmans; ils ont eu garde de négliger les faits les plus invraisemblables, qui étaient alors reçus outre-mer comme article de foi : on ne pouvait douter des affirmations de gens venant de pays où tout devait être merveilleux, tant ils étaient éloignés!

Le fond de ma communication est tiré d'un volume de M. de Thévenot intitulé *Relation d'un voyage fait au Levant*, publié à Paris en 1665: voici un extrait du chapitre LXXX, page 516²⁾.

(1) Communication faite à l'Institut d'Égypte dans sa séance du 4 décembre 1927.

(2) Jean de Thévenot, qui mourut en 1667, passe pour avoir été un des propagateurs de l'usage du café en France.

DES INCOMMODITEZ ET MALADIES ORDINAIRES

AU CAIRE.

« La première incommodité qui se sent au Caire, c'est la chaleur excessive, qui se fait tellement sentir, qu'on est presque incapable de rien faire, et ce qui est encore pis, c'est qu'on n'y peut presque pas dormir l'Esté, car quand on veut se coucher, on trouve les draps pleins de sable, et tellement chauds, que je ne crois pas qu'ils le fussent davantage si on les avoit bassinez long-temps: on y boit ordinairement chaud comme son sang, car il ne faut point parler là de glace, ny de neige, ny de puis; tout ce qu'on peut faire, c'est de mettre l'eau dans des pots d'une certaine terre blanche qui respire fort, et les laisser la nuit à la rosée, véritablement le matin elle est bien fraîche, mais pour le jour on met ces pots à certaines fenestres qui reçoivent quelque petit vent, et l'eau s'y rafraîchit un peu, ou du moins perd un peu de sa chaleur, et c'est un grand thresor en ce pays-là, qu'une fenestre qui reçoive bien du vent frais, et une bardaque ou pot de terre qui respire bien. Outre ces incommoditez, il y a celle des cousins, que j'estime une des plus grandes. Il n'est pas croyable à ceux qui ne l'ont pas éprouvée combien ces insectes sont importuns en Egypte, ils sont toujours en quantité à bruire à l'entour des personnes, et les piquer à toute heure, de sorte qu'ils se font tous fort gros et gras du sang humain. Il n'y a point d'autre remede contre ces cousins, que d'avoir une mouchetiere, c'est-à-dire une toile bien fine qui entoure tout vostre lict, et se ferme bien juste, encore en passe-t-il toujours quelqu'un quand vous vous couchez.

« Le mal d'estomach est fort ordinaire en ce pays, et ne manque point d'attrapper les nouveaux venus, lesquels se trouvant en un pays chaud, ne se couvrent point l'estomach, et ne veulent point croire les avis qu'on leur en donne, cependant l'air qui est tres-subtil le leur refroidit, et cause des fièvres et des flux de sang dangereux, principalement en Automne lorsque le Nil desborde, c'est pourquoy il se faut toujours tenir l'estomach bien couvert de bonnes pieces. . .

« Il y a aussi le mal des yeux qui est fort ordinaire et fort dangereux, principalement en Esté; il vient de la grande ardeur du Soleil qui se re-

fleschit de la terre dans les yeux, et les brusle, comme aussi de la poussière, qui est fort subtile, et sallée, laquelle le vent porte dans les yeux. c'est pourquoy il y a plusieurs aveugles. Durant que j'estois en Egypte un Marchand François en perdit un œil et j'ay veu d'autres François ayant ce mal estre des quinze jours ou trois semaines sans pouvoir dormir, à cause des douleurs cuisantes qu'ils sentoient, et qui les faisoient crier jour et nuit. En Esté, on ne voit presque par la ville que des gens affligés de ce mal, et qui portent des bandeaux bleus sur les yeux, et asseurément de dix personnes on en voit neuf portant ces bandeaux, chacun me menacoit fort de cette incommodité, et cependant graces à Dieu je n'en ay jamais eu aucune attaque, peut-estre ay-je esté garanti, parce que dans la saison de ce mal, je me lavois matin et soir les yeux avec de l'eau fraische, et quand je revenois de dehors je me lavois encore pour en faire sortir le sable qui pouvoit y estre entré. Les maux de jambes sont tres-mauvais au Caire, et on y voit un grand nombre de jambes de grosseur prodigieuse.

« Il y a encore une autre maladie, ou plustost incommodité, car elle est plus incommode que dangereuse, qui arrive quand l'eau du Nil commence à croistre, il vient par tout le corps des échaubouleurs qui tourmentent fort, et qui piquent extrêmement, et quand vous pensez boire pour vous en soulager et rafraischir, vous sentez en beuvant et apres avoir beu des piqueures si poignantes, qu'il semble que l'on vous perce de deux cens aiguilles à la fois, les Provençaux appellent cela des arelles, cette incommodité dure prés de trois mois.

« Au mois de Mars de l'année 1658, apres quelques jours qu'il fit de grands vents, il regna une certaine maladie qui commençoit par mal de teste et fièvre, et continuoit par un grand rume, la fièvre ne duroit que deux ou trois jours au plus, mais laissoit un corps si faible, qu'il sembloit qu'il fust rompu de tous les membres, et si on ne se conservoit pas on retomboit aussi-tost en une autre fièvre qui restoit trois semaines ou un mois; tout le monde en fut malade au Caire depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et on n'entendoit partout autre chose que tousser; cette maladie estoit si contagieuse, qu'elle se gaignoit facilement par la communication d'haleine. Ils l'appelloient abou chamaa, à cause d'une certaine chanson faite quelques mois auparavant, qui commençoit par abou chamaa, et finissoit par ha, ha, ha, et comme cette maladie faisoit fort tousser, on

faisoit comme, ha, ha, ha, cela fut cause que le Bacha defendit qu'on chantast plus cette chanson, avec tant de rigueur, que lors que le Sousbachi trouvoit dans les rues quelqu'un qui la chantoit, fut-ce un enfant, il le faisoit mettre à bas, et donner des coups de baston; parce qu'ils croyoient que cette chanson avoit fait venir ce mal, qui s'estendit si loin, que depuis nous sceumes en Jerusalem, et aux autres lieux d'alentour, qu'ils en avoient esté affligez en mesme temps, et mesme les Corsaires qui nous prirent l'avoient tous eu dans ce temps-là. Ils me dirent au Caire que dix ans auparavant il y avoit regné un mal quasi semblable, qu'ils appeloient makassa, qui faisoit qu'on se sentoit comme rompu de tous les membres, et on se guérissoit en mangeant des oranges, ce qui les fit tant rencherir en ce temps-là, qu'elles valurent jusqu'à demy piastre la piece tant que dura cette maladie.

« La peste vient en Égypte tous les sept ans, faisant durant ce temps le tour de l'Empire Turc, et toutefois elle y fut un peu devant que j'y arrivasse, deux ans tout de suite, tuant chaque année à ce qu'on me dit cent mille ames. Toutes les maladies au Caire sont plus dangereuses durant le hhamchin qu'en aucun autre temps. Hhamchin veut dire cinquantaine, parce que durant cinquante jours il souffle de mauvais vents. L'an 1657 le Hhamchin commença le 7 avril, et il commence tous les ans presque en même temps. Durant ces 50 jours il souffle des vents chauds, qui amenant dans la ville quantité de sable: de sorte qu'il en entre non seulement dans les chambres, mais encore dans les coffres, si bien fermées que soient les fenestres et les coffres mesmes, et quand on se veut coucher on en trouve les draps tous pleins. Ces vents sont si chauds, qu'ils ostent l'haleine, et tuent dans les caravanes beaucoup de monde, comme j'ay dit cy-dessus. Durant le Hhamchin toutes les maladies sont dangereuses, et elles le sont ordinairement depuis ce temps-là jusqu'au 13, 14, 15, 16, juin, que la goutte tombe infailliblement la nuit, apres quoy les maladies ne sont plus mortelles. Cette goutte est une rosée qui tombe une des nuits susdites, apres quoy la peste mesme n'est plus mortelle⁽¹⁾. »

¹ On voit une autre énumération des maladies d'Égypte, à prétentions plus scientifiques, dans la *Description de l'Afrique*, traduite du flamand d'O. DAPPER D. M. Amsterdam 1686, p. 94. « On est sujet en Égypte à beaucoup de maladies du país tres dangereuses. . . Ces maladies sont des yeux chassieux et enflammez, le Scorbut, la Lèpre,

Ce tableau des incommodités du Caire est assez complet et encore valable. On y trouve mentionné :

1° La chaleur estivale. Une modification à noter, c'est que maintenant pendant la canicule on se plaint moins du sable que de l'humidité, la capitale ayant perdu sa renommée de jouir d'un climat sec et arrivant à avoir le même degré hygrométrique qu'Alexandrie, et même à le dépasser. L'industrie moderne est heureusement arrivée à fabriquer la glace en grande quantité et à bas prix, et l'on n'en est plus réduit à soupirer après une gargoulette d'eau fraîche.

2° J'ai fait autrefois mention à l'Institut Égyptien⁽¹⁾ d'un almanach populaire, le *Natiga el sanawieh*, donnant pour chaque jour des indications agricoles, médicales ou météorologiques, dont certaines figurent déjà sur un papyrus de la XIX^e dynastie; à la date du 21 du mois copte de mesra, soit le 27 août, ce calendrier annonce une invasion des moustiques. Cet ennemi est toujours vivant; il est peut-être un peu moins nombreux en ville qu'auparavant, depuis l'extension du tout-à-l'égout, mais la moustiquaire est toujours de rigueur pour se défendre contre ses attaques aussi bien que contre celles de son alliée la mouche, souvenir de la quatrième plaie d'Égypte.

3° M. de Thévenot comprend sous le nom de « mal d'estomach », causant en automne des fièvres et des flux de sang, non seulement les embarras gastriques, mais encore les troubles intestinaux. Suivant les années, le calendrier moderne invite pour le 27 mesra (2 septembre) à prendre des précautions contre la diarrhée; le 30 mesra et le 18 ou le 21 tout (28 septembre - 1^{er} octobre), il annonce un mouvement des humeurs et de la

des Phrenesies mortelles, une petite Verole fort dangereuse, des douleurs dans les jointures, des décentes de boyaux, la pierre dans les reins et dans la vessie, la phtisie, des obstructions, des faiblesses de foie, de ratte et d'estomac, la fièvre quarte, d'autres fièvres chaudes et malignes, toutes sortes de fluxions et de maux de tête qui procèdent de rhumatismes. Il est vrai qu'il y a d'autres peuples exposez aux mêmes maladies, mais non pas toujours et en tout temps comme les Égyptiens. »

⁽¹⁾ DARESSY, *Prédictions anciennes et modernes*, dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*, année 1912, p. 153.

bile. Il se peut que l'auteur ait voulu faire allusion à la fièvre typhoïde, qui malheureusement sévit en toutes saisons, mais avec plus ou moins de violence.

4^e Les maux d'yeux ont toujours passé ici pour avoir comme cause la chaleur, la poussière ou l'humidité nocturne. Un ouvrage du XVIII^e siècle⁽¹⁾, après avoir vanté la salubrité de l'Égypte, ajoute : « Il est vrai que cet air, tout bon qu'il est, ne laisse pas d'être sujet à des corruptions à proportion comme dans tous les autres climats. J'avoue même qu'il est mauvais dans les endroits où lorsque les inondations du Nil ont été très grandes, ce fleuve en se retirant laisse des marécages qui infectent les environs. Le serein est d'ailleurs très dangereux en Égypte. Comme le Soleil y est très fort, il ne manque pas d'élever une grande quantité de vapeurs, dont l'air est chargé vers la nuit, ce qui donne beaucoup de fluxion sur les yeux. De là vient qu'on voit ici tant d'aveugles. Le Nitre même qui est mêlé dans cet air, contribue encore à ces fluxions, indépendamment du serein⁽²⁾. »

LARREY, dans la *Description de l'Égypte*, t. XVII, p. 41, prétend que « l'ophtalmie est plus fréquente pendant le débordement du Nil que dans toute autre saison », et de son côté l'almanach prophétique prévient de la recrudescence de ces maladies vers le 15 abib (22 juillet) et le 3 mesra (5 septembre).

Le manque de soins de propreté est encore le plus grand facteur de la multiplication de ces affections.

Le Gouvernement égyptien fait les plus grands efforts pour lutter contre les maladies des yeux, et la création d'hôpitaux ophtalmologiques en province a amené déjà une grande amélioration en apprenant aux indigènes à faire le nécessaire pour se préserver notamment des atteintes de l'ophtalmie purulente; malgré cela, en 1917, sur une population totale de

¹ Abbé LE MASCRER, *Description de l'Égypte*, Paris 1735, p. 15. Cet ouvrage fut rédigé d'après les papiers de M. de Maillet, qui avait été consul de France en Égypte pendant de nombreuses années.

² DAPPER, p. 95, dit : « Au Caire les habitants sont exposés aux yeux chassieux toute l'année, mais particulièrement au commencement de l'été. En ce temps là de cent personnes, on en trouve cinquante affligées de ce mal; pour le prévenir on se lave les yeux avec de l'eau-rose ou de l'eau claire du Nil. »

12.718.255 habitants, on ne comptait pas moins de 398.757 personnes ayant perdu un œil et 155.511 ayant perdu les deux yeux; au total 554.268 soit 1 sur 23.

5° Les maux de jambes ne sont peut-être plus aussi nombreux au Caire que le dit notre auteur; du moins ils y sont moins communs que dans certains districts de la Basse-Égypte, et l'on n'y voit plus souvent passer des personnes ayant la jambe gonflée et comme couverte de tubercules. Notre collègue le Dr Walter Innes a étudié dans le temps l'éléphantiasis et montré que le bacille qui se trouve dans le sang des malades atteints de cette infirmité est différent de celui de la lèpre⁽¹⁾.

Anciennement l'éléphantiasis était confondu avec la lèpre. Dapper nous en donne une description originale : « Les lépreux ont les jambes si enflées et si monstrueuses qu'elles ressemblent à celles d'un éléphant, à cause de la quantité d'ulcères et de tumeurs dont elles sont chargées; il est vrai qu'ils ne sentent aucune douleur mais ils sont incapables de marcher. Cette maladie provient de l'usage des poissons corrompus, de celui de la racine de Colocasie, des herbes de Bammie et de Melochie, qui engendrent des Phlegmes épais et gluans, lesquels tombant sur les jambes y produisent ces tumeurs et ces enflures. - On était encore près du temps de Molière.

6° Les échauboules ou petites vésicules cutanées sont toujours une des incommodités dues à la température chaude et humide, et rares sont les personnes qui n'ont pas fait connaissance annuellement avec le *hamou el Nil*, même avant la date du 24 août que l'almanach indique pour leur éruption, qui est heureusement plus désagréable que dangereuse et se produit au moment où le fleuve est haut.

7° M. de Thévenot nous parle enfin d'une épidémie ayant sévi en mars 1658 qui, si je ne m'abuse, rappelle fort la fièvre à laquelle, selon la mode, on a attribué successivement les noms de grippe, catarrhe épidémique, dengue, influenza, follette, fièvre espagnole, etc. La céphalagie du début, le rhume qui suit, l'abattement consécutif, sont connus de trop de monde pour que je croie devoir insister sur l'évidence que les habitants

(1) *Bulletin de l'Institut Égyptien*, 1886, p. 176.

du Caire, il y a 260 ans, éprouvèrent les mêmes désagréments que les pauvres mortels de nos jours et que l'Europe n'a pas à réclamer l'invention de cette maladie. On peut dire qu'elle est ici en permanence, mais pour des causes encore inconnues, à certaines époques sa violence s'exaspère, elle revêt des formes particulièrement graves et contribue à faire monter les totaux dans les tables nécrologiques.

L'époque du développement de l'épidémie de 1658 correspond à ce qu'on appelle *Hassouma* (jours malheureux) ou le *froid de la Vieille*, période d'une semaine au commencement de baramhat (11-17 mars) généralement marquée par une baisse de la température précédant de quelques jours le *Grand Soleil*, ou entrée du soleil dans le Bélier, commencement du printemps. Amchir et baramhat sont deux mois où il y a fréquemment des coups de vent et des changements brusques du thermomètre, prédisposant aux rhumes et aux catarrhes dont la grippe n'est qu'une aggravation. Les mêmes conditions se présentent du reste en automne.

Il paraît que dès cette époque on croyait affaiblir la crainte de l'épidémie en changeant son nom chaque année, l'appelant tantôt *makassa* (*mou-kassar*, celle qui brise, qui rompt) et tantôt *abou chama'a*; on a progressé depuis en ne pensant plus qu'une chanson peut être cause de la maladie, et l'on ne bâtonnerait plus ceux qui la défiaient en s'en amusant. Au XVIII^e siècle, Le Mascrier nous indique le remède en usage : « Comme l'air de ce pays est fort vif, il y cause une incommodité très fréquente. Lorsqu'on en est attaqué, on croit avoir tous les os brisés, et l'usage des bains ou des sudorifiques est le seul remède que l'on ait trouvé à ce mal, et même aux fièvres, qui ne se guérissent que par les sueurs. » Cette douleur dans les articulations est caractéristique de cette maladie, que les Arabes appellent *abou-rokab* « le père des genoux »⁽¹⁾, sous-entendu « brisés ».

(1) ABBATE PACHA, *Febris nilotica autumnalis*, dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*, 1887, p. 289, dit que depuis l'expédition française les médecins désignaient cette fièvre -rhumatisme aigu avec roséole-. Dans le même Bulletin, p. 216, le Dr Cogniard décrit les caractères de la 1^{re} (?) épidémie de dengue qui avait eu lieu de septembre à novembre et avait frappé les 9/10 de la population : céphalagie, douleurs vives à la région lombaire ou aux membres, embarras gastrique, nausées, éruptions cutanées, et après la cessation de la fièvre, au bout de 2 ou 3 jours, longue pé-

L'orange guérirait-elle encore l'influenza? C'est à la Faculté à le déclarer; mais l'heureux temps n'est plus où une petite piastre paraissait un prix exorbitant pour un de ces fruits. Il est remarquable que dès le XVII^e siècle on ait reconnu que c'est surtout par l'haleine, plus exactement par projection de salive, que se propage l'épidémie.

8° La croyance au cycle septennaire de la peste est toute gratuite, et les auteurs mêmes qui en parlent ne peuvent s'empêcher de citer des exceptions. En vérité, elle ne connaît aucune périodicité; il est certain qu'elle existe ici à l'état endémique et a parfois des recrudescences dont la cause reste généralement inconnue. Les tableaux sanitaires sont là pour montrer qu'il en existe toujours quelques cas dans le pays, non compris ceux qui ne sont pas signalés aux autorités.

9° L'accusation portée par Thévenot contre le khamsin d'aggraver toutes les maladies est confirmée par un voyageur de la même époque, le P. Vansleb⁽¹⁾.

« L'Esté est la saison la plus incommode de toutes, à cause des chaleurs excessives, des vents chauds, et des maladies dangereuses qui y regnent; particulièrement dans le temps que les Egyptiens appellent *le Camsins*, que nous nommons *le temps Paschal*. Il commence le Lundy après la Pasque des Coptes, et dure jusqu'au Lundy d'après leur Pentecote. C'est en ce temps-là que les vents du Midy, appelez en Arabe *Merissi*, regnent: ils sont si chauds, et si incommodes, qu'ils empêchent tout-à-fait la respiration, et enlevent avec empetuosité en l'air une si grande quantité de paille, et de sable, que le Ciel semble estre couvert de nuages épais. Ce sable est si subtile, qu'il penetre non seulement les coffres bien fermez, mais mesme dans un œuf qui est tout entier.

riode de convalescence avec prostration. C'est exactement ce que signalait Thévenot.

Le D^r Abbate pacha, dans une communication sur l'*Influenza en Égypte* faite à l'Institut d'Égypte le 7 mars 1890 et publiée dans le *Bulletin*, p. 54, a fait l'historique de cette maladie, qu'on trouve décrite dès 1387 comme ayant sévi en Europe, mais Pruner bey n'avait relevé des apparitions de cette épidémie en Égypte que depuis 1833: nous voyons qu'elle n'était pas une nouvelle venue dans ce pays. Il est à noter que cette maladie est endémique en Russie au printemps.

⁽¹⁾ P. VANSLEB, R. D., *Nouvelle relation en forme de journal d'un voyage fait en Égypte en 1672 et 1673*, Paris 1677, p. 33.

« C'est dans cette Saison aussi qu'il y a beaucoup de fièvres malignes, de dissenteries, et plusieurs autres maladies; que la moindre devient incurable, si d'abord on n'y applique le remède nécessaire. Et ceux memes qui ne sont pas malades, quand ces vents soufflent, ils se sentent tout-à-fait abbatu. »

Une description analogue est due à Dapper (*loc. cit.*, p. 94). « Dans le premier été il s'élève des vents fort chauds et fort incommodés qu'on appelle *Camsies*, du nom d'un certain General appelé *Campsi*, qui perit avec ses gens dans les deserts de l'Afrique, accablé par les sablons que ces vents élevoient⁽¹⁾. Ces vents soufflent à diverses reprises, quelquefois quatre ou cinq jours, d'autrefois sept, huit ou neuf, ayant tant de vehemence que l'air s'obscurcit, et que des nuées de poussière cachent les rayons du Soleil. Ces tourbillons partent du Midi, et passant au travers de campagnes sablonneuses et brulantes entraînent des brouillards épais de sable, aussi ardent que des flammes de feu. Ces brouillards accrus par les vents qui s'élevent sur les terres d'Égypte, ne troublent pas moins le corps, que la constitution de l'air, causant des inflammations aux yeux, des maladies mortelles, des fievres chaudes et des Phrenesies qui emportent les gens en peu d'heures. Une autre cruelle maladie que les Arabes Égyptiens appellent *Delmuia* (ou Dem-el Muia) regne aussi pendant ce temps là⁽²⁾. Les corps deviennent si faibles et si languissans, qu'ils ont la viande en horreur, et brulent d'une soif qu'on a peine à appaiser; à quoi pourtant l'eau du Nil est un bon remède. »

⁽¹⁾ L'auteur fait dériver le nom du khamsin, qu'il estropie en *Camsie*, de celui de Cambyse, roi de Perse, conquérant de l'Égypte en 525 avant J.-C., dont une armée, qui traversait la Libye pour s'emparer de l'oasis des Ammoniens (Syouah), périt dans les sables.

⁽²⁾ GLOT BEY, *Aperçu général sur l'Égypte*, t. II, p. 375, écrivait en 1840 : « On conçoit que, sous les climats brûlants, chez les hommes exposés aux ardeurs du soleil, dont ils ne peuvent être garantis par la coiffure qu'ils ont adoptée, les affections cérébrales doivent se présenter fréquemment. Ces affections que les Égyptiens désignent sous le terme générique de *dem-el-mouïa* (mot à mot, sang et eau), et qui sont des congestions cérébrales, des inflammations des méninges ou de la substance même du cerveau, se rencontrent principalement dans la Haute-Égypte. . . . La maladie agit ordinairement avec une très grande rapidité, et fait périr les individus en vingt-quatre, trente-six ou quarante-huit heures; rarement elle dépasse le quatrième jour. »

Un vieux voyageur, de Beauvau, dit de même : « Les mois de Mars, d'Avril et de May sont les plus dangereux, à cause qu'ils sont toujours accompagnés d'un grād vent, amenant avec soy des *feberes* comme pestilentielle ».

Larrey, le grand chirurgien de l'Expédition française d'Égypte, avait adopté la croyance égyptienne à l'influence du khamsin, dont on trouve la mention à plusieurs reprises dans ses mémoires insérés dans la *Description de l'Égypte*, par exemple⁽²⁾ : « les blessures se compliquèrent d'une maladie funeste qui me parut présenter tous les symptômes de la fièvre jaune : ces causes semblaient dépendre des influences de la saison (qui était celle du *khamsyne*) »; et un peu plus loin (p. 85) : « L'époque la plus favorable au développement de ce virus est la saison où la peste règne en Égypte, c'est-à-dire celle du *Khamsyne*, vents du sud qui durent environ cinquante jours, et ont lieu avant et après l'équinoxe du printemps ».

Évidemment les journées où souffle le simoun, vent du sud ou sud-ouest extrêmement chaud, chargé de poussière, si bien que le soleil n'apparaît plus que comme une boule rouge au milieu de l'atmosphère remplie de sable d'une extrême finesse, sont loin d'être favorables aux personnes déjà malades, ou aux bronches délicates; l'élévation de la tension électrique est aussi pour beaucoup dans le sentiment de malaise qu'on éprouve. Les coups de khamsin durent ordinairement trois jours, généralement avec une baisse de température pendant la nuit; mais il semble que ce phénomène devienne plus rare au Caire en même temps que le climat y devient plus humide; il est maintenant beaucoup moins fréquent et moins sévère qu'il y a une trentaine d'années. Peut-être ces vents soufflaient-ils anciennement encore plus souvent, ce qui aurait provoqué la réputation qu'on leur avait faite.

Le commencement de la période de khamsin, pour le peuple, étant liée à la Pâques copte, qui est une fête mobile, n'est pas, en principe, à la même date chaque année, mais d'une façon générale on peut dire que c'est de la seconde quinzaine de mars à fin mai que soufflent par intervalles

(1) *Relation journalière du voyage du Levant fait et décrit par haut et puissant Seigneur Henry de Beauvau, Baron du dist lieu et de Manouville, Seigneur de Flaville, Seigneur de Domepore, etc.*, Nancy 1615.

(2) LARREY, *Mémoire et observations sur plusieurs maladies*, dans D. É. t. XVII, p. 21.

les vents auxquels on a fait une si mauvaise réputation. En réalité, le passage de la saison froide à la saison chaude demande des précautions sanitaires, et cette période de cinquante jours semble bien être une adaptation à l'usage de l'Égypte du précepte d'Hippocrate préconisant un laps de 50 jours pendant lesquels il était utile de se médicamenter, après lequel, pendant 75 jours, à partir du commencement de juin, on devait s'en abstenir.

10° La superstition de la Goutte, tombant du ciel dans la nuit qui précède le 11 baouna (18 juin), jour de la Saint-Michel, est fort vieille; les anciens auteurs arabes en parlent, et il ne serait pas étonnant qu'on y ait cru dès l'antiquité, en attribuant toutefois une autre cause au début de la crue du Nil. On croyait pouvoir aussi, en cette nuit, prédire la hauteur qu'atteindrait l'inondation, spécialement par le degré de gonflement auquel parvenait un morceau de pâte à pain exposé à l'air⁽¹⁾. Le P. Vansleb nous donne quelques explications sur ce qu'on pensait de l'origine de la Goutte et sur les vertus qu'on lui assignait⁽²⁾ :

« Le jour précis qu'il (le Nil) commence à croistre est le douzième de Juin des Coptes, qui répond au dix-sept du nostre, jour auquel ils celebrent la Feste de l'Archange S. Michel, et auquel la goutte tombe.

« La goutte n'est autre chose, au sentiment du peuple d'Égypte, que la misericorde et la benediction de Dieu, qui consiste, à ce qu'ils croyent, que Dieu envoie ce jour-là l'Archange S. Michel, pour faire fermenter le Nil. Mais ceux qui sont un peu plus sçavants, disent que la goutte est une rosée qui tombe le dernier quart de la mesme nuit, c'est à dire vers l'aube; ce qui cause la fermentation du Nil, purifie l'air de toutes les malignitez qui l'infestoient au temps des Camsins, et donne enfin de la vigueur à toutes les choses sur qui elle tombe. . . . La goutte purifie l'air, et cela se connoist si evidemment, que d'abord qu'elle est tombée, la peste n'est plus dangereuse, et personne n'en meurt. L'air n'est plus malin, les maladies cessent, et si quelqu'un enfin tombe malade, il n'y a aucun danger. »

⁽¹⁾ Voir SILVESTRE DE SACY, *Abd el Latif*, p. 347.

⁽²⁾ VANSLEB, *Voyage*, p. 48.

Dapper fournit une donnée semblable, sans toutefois mentionner la Goutte : « La peste attaque d'ordinaire l'Égypte en automne et finit au mois de juin : celle qui commence dans les premiers mois est la plus cruelle de toutes; sur tout lorsqu'elle vient du côté de Barbarie, elle fait des ravages incroyables. Mais plus tard elle commence, moins furieuse elle est; parcequ'elle n'a pas le temps de se répandre par tout, et aussi-tôt que le Soleil entre dans le signe de l'Écrevisse, elle cesse tout à coup, comme une espèce de prodige. . . . On n'y a jamais vu personne attaqué de la peste dans les mois de Juin, Juillet et Août. » Et il ajoute « qu'en 1580 de octobre à juin la peste fit perir dans la seule ville du Caire plus de 500000 personnes ». Je crains fort qu'il n'y ait au moins un zéro de trop dans ce nombre.

Que la *Noqta* ait une telle action sur la guérison de toutes les maladies est une affirmation que l'on n'oserait plus, je crois, hasarder; et cependant il faut croire que l'arrivée de l'inondation a une certaine influence sur la santé publique, puisque Larrey, l'illustre chirurgien militaire, sans toutefois mentionner nominalemeut la Goutte, fait du moment où elle tombe le commencement de « la saison la plus pure et la plus saine de l'année, pendant laquelle il ne se manifeste aucune maladie, et les plaies, même les plus graves, se guérissent d'une façon miraculeuse ».

Cet auteur avait en effet divisé l'année médicale en quatre saisons⁽¹⁾. La première, celle du débordement du Nil, qui a lieu à la mi-août, est la saison *humide*, celle des ophtalmies, des fièvres miliaires, des diarrhées et des affections catarrhales. La seconde, celle de la *fécondité*, commence à l'approche du solstice d'hiver et dure jusqu'au 1^{er} mars; saison salubre si l'on sait se garantir de la fraîcheur des nuits. La troisième, *morbide*, commence vers le 1^{er} mars et se continue jusqu'à fin mai. Les vents brûlants du khamsin « se chargent des émanations putrides qui s'exhalent des substances animales ou végétales que cette chaleur décompose, dans les lacs formés par la retraite des eaux du Nil, ou dans les cimetières qui ont été atteints par l'inondation. Telle est la principale cause des maladies pestilentielles. Enfin la quatrième saison, *étésienne*, commence avant l'équinoxe, ou à la moitié de juin et se continue jusqu'au débordement du Nil ». Nous venons de voir précédemment les suites de la tombée de la Goutte.

⁽¹⁾ LARREY, *Classification des saisons de l'Égypte*; D. É., t. XVII, p. 214.

Dapper, p. 93, a coupé également l'année médicale en quatre saisons. Le printemps comprend janvier et février; l'été est divisé en deux : le premier « fort inconstant, fort chaud et fort dangereux . . . commence au mois de mars et finit au solstice d'été »; le second été finit avec le mois d'août; l'automne dure deux mois, septembre et octobre, et l'hiver de novembre à janvier.

Je n'insisterai pas davantage sur la nomenclature des incommodités et maladies signalées par les anciens voyageurs : ce que j'en ai dit est suffisant pour montrer qu'elles étaient identiques à celles dont pâtissent encore maintenant les habitants de l'Égypte, les mêmes causes naturelles produisant les mêmes effets. Les procédés usités pour les combattre ont seuls été modifiés, et je pense qu'il y a lieu d'enregistrer à ce sujet quelques progrès notoires. Beaucoup de ces maladies ont pour origine l'ignorance des règles de l'hygiène et de l'antiseptie. C'est à Pasteur, l'illustre démonstrateur de l'activité microbienne, et à ses disciples que l'on doit de connaître aujourd'hui la cause de plusieurs de ces affections et les méthodes à employer pour lutter contre elles avec succès.

G. DARESSY.